

Prologue.

Le Toulinois se modifie très rapidement et très gravement, de façon irréversible. L'agriculture y avait joué un rôle primordial. Les agriculteurs s'en vont et les villages sont peuplés de travailleurs urbains et de résidents de week-end. Les milieux naturels, jadis très variés tendent à se spécialiser : pâturages drainés, enrésinement, zones d'arboriculture et de vignes. Les boqueteaux, les haies, les ruisseaux bordés de saules, les friches disparaissent.

Les espèces et les races d'animaux sauvages et domestiques changent. Dans la plaine, les bovins charolais, limousins, de Salers s'implantent et les frisonnes diminuent. Les passereaux ne trouvent plus d'abri et disparaissent, les vanneaux colonisent de plus en plus nombreux. L'épervier a suivi les passereaux et le faucon crécerelle le remplace car le campagnol des champs, sa proie habituelle, s'est substitué dans le défrichement créé, à toutes les autres espèces de campagnols. Il y a dix ans, en sortant de Régina-village, chantait la caille des blés. Les corneilles y sont devenues maintenant les seuls chanteurs.

La variété et la diversité diminuent. C'est la grande standardisation qui commence. Les bulldozers et toutes les grosses machines jaunes ou rouges nivellent et les sols et les différences. La région de Toul n'a pas toujours été ce grand chantier.

Notre but est d'évoquer la vie des campagnes, surtout celle des animaux qui en est un point de repère, afin que les nouveaux venus et les jeunes sachent ce qu'était le Toulinois et deviennent exigeants sur leur nouvel environnement naturel. Ce n'est pas ici un inventaire de faune ou une initiation aux animaux, mais un avertissement : le Toulinois est bien vivant, il l'a été plus. Le serait-il demain encore ?

Nous avons essayé de donner le maximum de faits précis et concrets, même sous forme d'anecdotes, pour intéresser à la fois les amateurs avertis et le grand public.

Le Toulinois, et la Lorraine en contexte, ont été notre seul impératif de rédaction, de sorte qu'il a été difficile de faire un plan logique.

J. J. MARQUART

Animaux du Toulois.

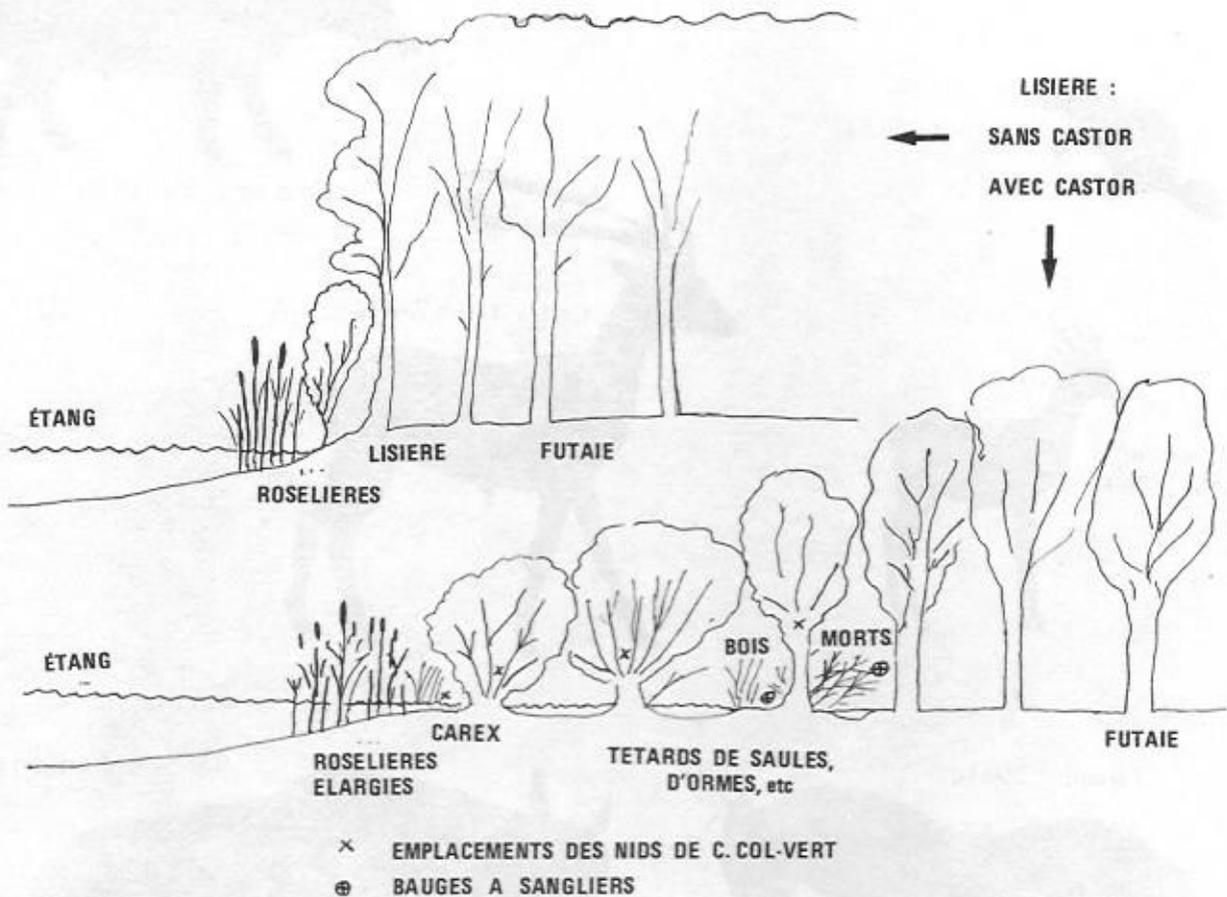
J. J. Marquart

"... Les castors amorçaient le déboisement, un passage s'établissait, une clairière naissait et les grands herbivores la parcouraient dans leurs grandes migrations saisonnières : immenses troupeaux d'aurochs, ancêtres de nos vaches domestiques, ou de bisons au garrot énorme, au pelage laineux. Cheminant de clairière en clairière, entretenant la prairie en la broutant, eux aussi traçaient des chemins et les réutilisaient d'année en année. Ce pays toulois habité seulement de sa faune naturelle n'était pas si difficilement pénétrable qu'on aurait pu le penser à priori" (1).

Marécageux, forestiers et pourtant très ouverts, les paysages du Toulois de la pré-histoire sont modelés par les grands animaux. Le castor, animal de 20 à 30 kilogrammes, y exerce un impact primordial, mais relatif, car d'autres grands herbivores y vivent aussi. Près de Saint-Dizier, le R.P. Richard du C.N.R.S. a relâché des castors du Rhône dans l'étang du Der, en liaison avec l'ancienne administration des Eaux et Forêts. Maintenant, une colonie y prospère. Quand le R.P. Richard m'y a emmené, je n'y croyais guère et je me disais, comme tout Français sans castor : " Il n'y a plus de castors depuis longtemps et l'on ne s'en porte pas plus mal". Arrivés sur une pièce annexe du Der, nous avons suivi un petit sentier riverain, semblable à ceux des pêcheurs et nous sommes parvenus sur une bosse envahie de bois morts. J'ai alors examiné l'étang pour voir ma première hutte de castor : je cherchais quelque chose comme une hutte de rat musqué, un peu plus gros. Sur le fin visage ridé du Jésuite, un sourire s'épanouissait : la hutte à castor, j'étais dessus ! Un tas de bois mort certes, mais aussi de terre, des touffes d'herbes, haut de 1,50 mètre au-dessus de l'eau et large de 3 à 4 mètres.

J'ai vu ensuite des arbres abattus. Plus loin, la rive de l'étang présentait une lisière particulière : les arbres coupés avaient rejeté en boule épaisse (tétard court) et les sangliers, les canards colverts avaient créé, par leurs passages fréquents, une zone

1) Michel HACHET. En marge de l'histoire de Toul. 1976.



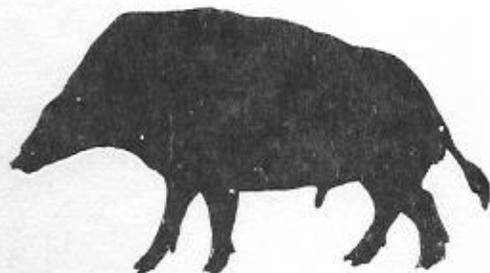
de petits îlots boisés dans un dédale de petits canaux marécageux et de bauges fangeuses, sur une largeur de 20 à 30 mètres. La lisière en était totalement changée et la vie grouillait dans une rare luxuriance : passereaux, palmipèdes, grenouilles, insectes ... alors j'ai compris le miracle du castor : en maîtrisant le végétal, il lui donne une richesse nouvelle et accrue.

Et pourtant, aujourd'hui, j'ai peur. Car d'avoir ignoré, oublié la réalité du castor est grave : on peut donc changer d'environnement sans le remarquer, au travers du temps. Cette réalité ordinaire, mais puissante, du castor s'est changée en une fable fade du castor batisseur qu'on raconte aux enfants et aux adultes de la maternelle à l'hospice. Et j'ai peur, car pour l'homme, il en est de même : le passé est trop souvent devenu un mythe d'antiquilleries. Après les animaux anéantis par Walt Disney, nos ancêtres ne viennent-ils pas d'être travestis en Astérix ?

POIDS DES GRANDS HERBIVORES



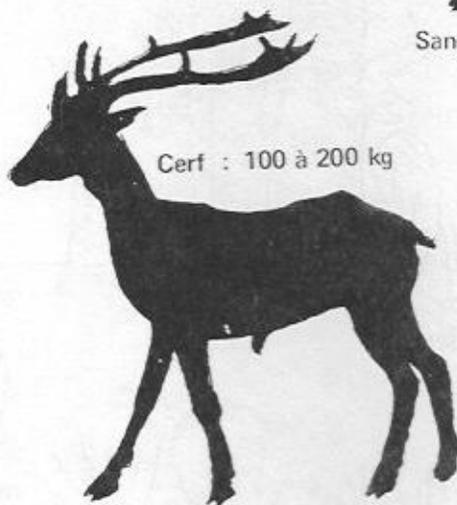
Castor : 30 kg



Sanglier : 35 à 160 kg

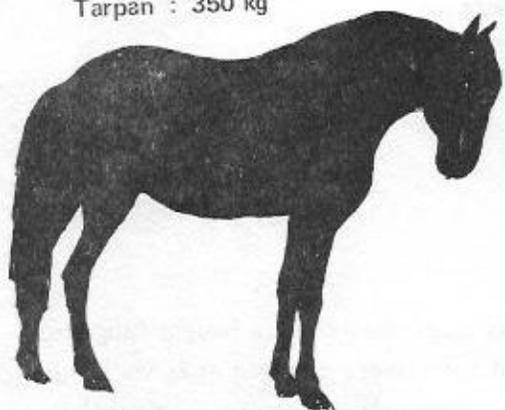


Chevreuil :
15 à 25 kg

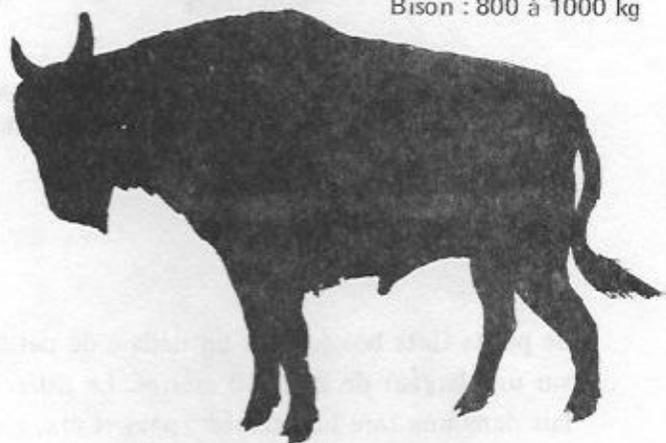


Cerf : 100 à 200 kg

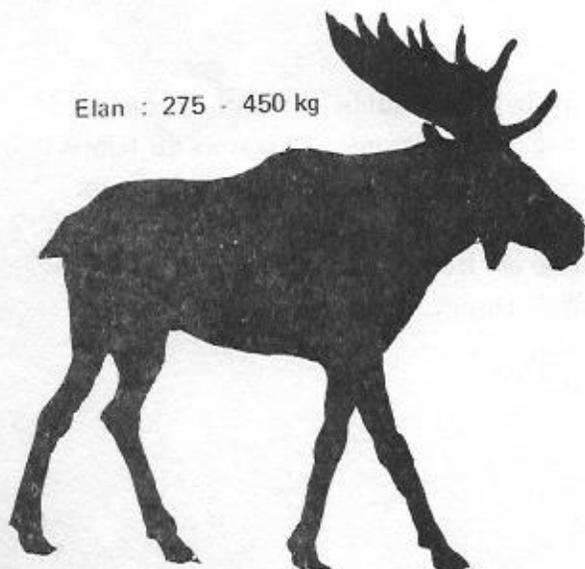
Tarpan : 350 kg



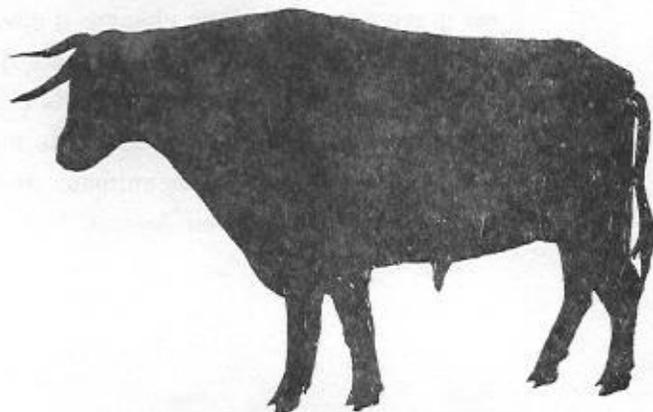
Bison : 800 à 1000 kg



Elan : 275 - 450 kg



Auroch : 1000 à 1200 kg



Le castor n'a pas été le seul jardinier de l'arbre : aurochs, tarpans, bisons, élans, cerfs, chevreuils ont brouté des millions de semis, taillé des millions d'arbres, de sorte que la forêt n'avait pas cet aspect de fouillis impénétrable : les landes à genévriers devaient succéder à des boqueteaux clairs, entrecoupés de clairières, de prairies sous futaies, de pistes à bisons et à chevaux, larges comme des autoroutes. Seuls quelques arbres miraculés dressaient leurs silhouettes géantes et séculaires, balafrés et tordus par la dent des bêtes.

Les grands prédateurs (ours, loups, lynx) dont on trouve les restes dans les grottes et cavernes du plateau calcaire de Haye, ne limitaient pas la faune, mais maintenaient son état sanitaire. L'ours ne courait pas assez vite, les loups, même nombreux, ne pouvaient capturer que les bêtes malades, le lynx était trop petit (16 kg en moyenne) et il ne s'en prenait qu'aux jeunes malades ou en surnombre, abandonnés par leur mère. Par contre, les maladies régulaient ces populations de grands ongulés, très sévèrement. Les épidémies étaient rares, mais la mortalité juvénile importante. Aux tous premiers temps, l'homme est dit avoir été chasseur et cueilleur. En fait, c'est la même chose : en dehors de l'occasion de chasse, on ramasse ce qu'on peut et on ne mange pas que de la viande rouge. L'exploitation du gibier était plus rationnelle qu'on se l'imagine : dans une population animale on prélevait les jeunes les plus gras et les plus faciles. Les adultes sont inaccessibles et dangereux et ils constituent le noyau reproducteur des années à venir. Les malades sont pour les loups. La cueillette conduit par l'observation des cycles saisonniers au stade pré-agricole, de même que la chasse, de mieux en mieux organisée collectivement, conduit à un quasi élevage extensif. Au stade agricole, tout change : le grand gibier devient l'ennemi qui ravage les cultures et on l'extermine donc. Le chasseur, qui longtemps a été une sorte de prêtre (délégué) pour enfreindre les tabous (il tue ce qui donne la vie, le gibier ; il doit savoir tuer pour faire vivre et sa famille et son gibier) conserve son pouvoir et protège alors un gibier devenu rare. Les grands animaux ne survivent pas longtemps dans nos régions : aurochs jusqu'à l'an 1000, bisons jusqu'en 700, castors XVI^{ème} siècle, lynx XVI^{ème} siècle, tarpans XVI^{ème} siècle, etc... La surface des champs cultivés (ager) s'étend chaque jour. "Forêt" désigne à l'origine une réserve de chasse et de gros arbres, contre les agriculteurs. Ce qui donnait naissance à un type de chasse, dite chasse aux haies ou chasse aux toiles.

"Les haies semblent d'origine celtique ; du moins leur emploi remonte-t-il en Gaule et en Angleterre jusqu'aux temps les plus reculés. En France, de nombreux noms de lieu où se trouvent les mot "la haye" (par exemple le bois de la Haye près de Nancy), attestent l'ancienneté de la chose... Elles étaient le plus souvent placées par groupe de 2 à 7 et avaient parfois

une longueur d'un kilomètre. Vers l'an 1000, les haies passèrent de France à l'Allemagne... Gaston PHOEBUS en donne encore la description" (1).

Ce mode de chasse consiste à percer des trouées très larges, en étoiles dans les grandes "forêts". Dans ces trouées qui servent de chemins, on construit des palissades qui deviennent des haies qu'on renforce avec des toiles, des filets, des fascines, délimitant des aires qu'on traque à intervalles réguliers. Le gibier est enfermé dans un enclos central où il est tiré à bout portant. Ce type de gestion demande des moyens collectifs et il a duré jusqu'au XIX^{ème} siècle en Allemagne et en Pologne. Il existe encore localement. Les carrefours en étoiles, selon le même auteur, existaient donc avant Charles III qui n'aurait fait que les améliorer pour la vénerie. Cette hypothèse nous semble valable, car, pour la chasse à courre, il n'y a pas plus besoin de carrefours en croix que de carrefours en étoiles.

RAPACES

Les Romains modifient et remplacent l'agriculture celte et le gibier n'y gagne donc pas. Des esclaves de tous les pays du monde romain amènent leurs usages et des prisonniers thraces introduisent probablement la fauconnerie en Gaule, comme en témoigne une plaque de ceinturon trouvée à Recoules-Prévinquières, Aveyron, par Monsieur L. Balsan. Repris par les Mérovingiens, ces types de chasse (fauconnerie, autourserie, espervièterie) ont continué jusqu'à nos jours. Les abbesses de Remiremont au XI^{ème} siècle, pour échapper au pouvoir de l'évêque de Toul et dépendre directement du Pape, devaient, en témoignage de cette exception, tous les trois ans, un autour et un cheval blanc avec sa housse (2).

1) Prof. A. SCHWAPPACH. Evolution de la chasse, dans les Animaux dans la légende, dans la Science, dans l'Art, dans le Travail. Leur utilisation et leur exploitation par l'Homme (début du siècle sans date précise).

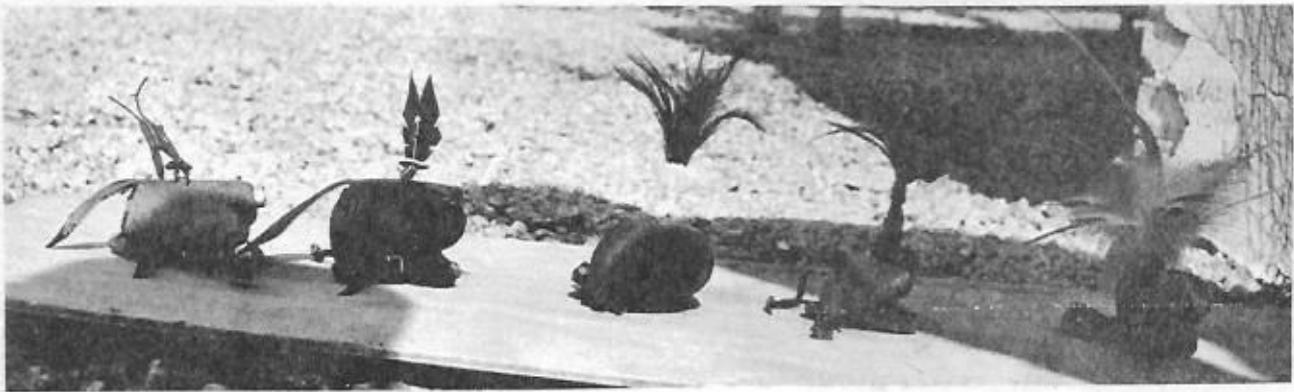
2) Abbé CHOUX.— Recherche sur le diocèse de Toul au temps de la réforme grégorienne. Ed. Soc. Arch. Lor.).



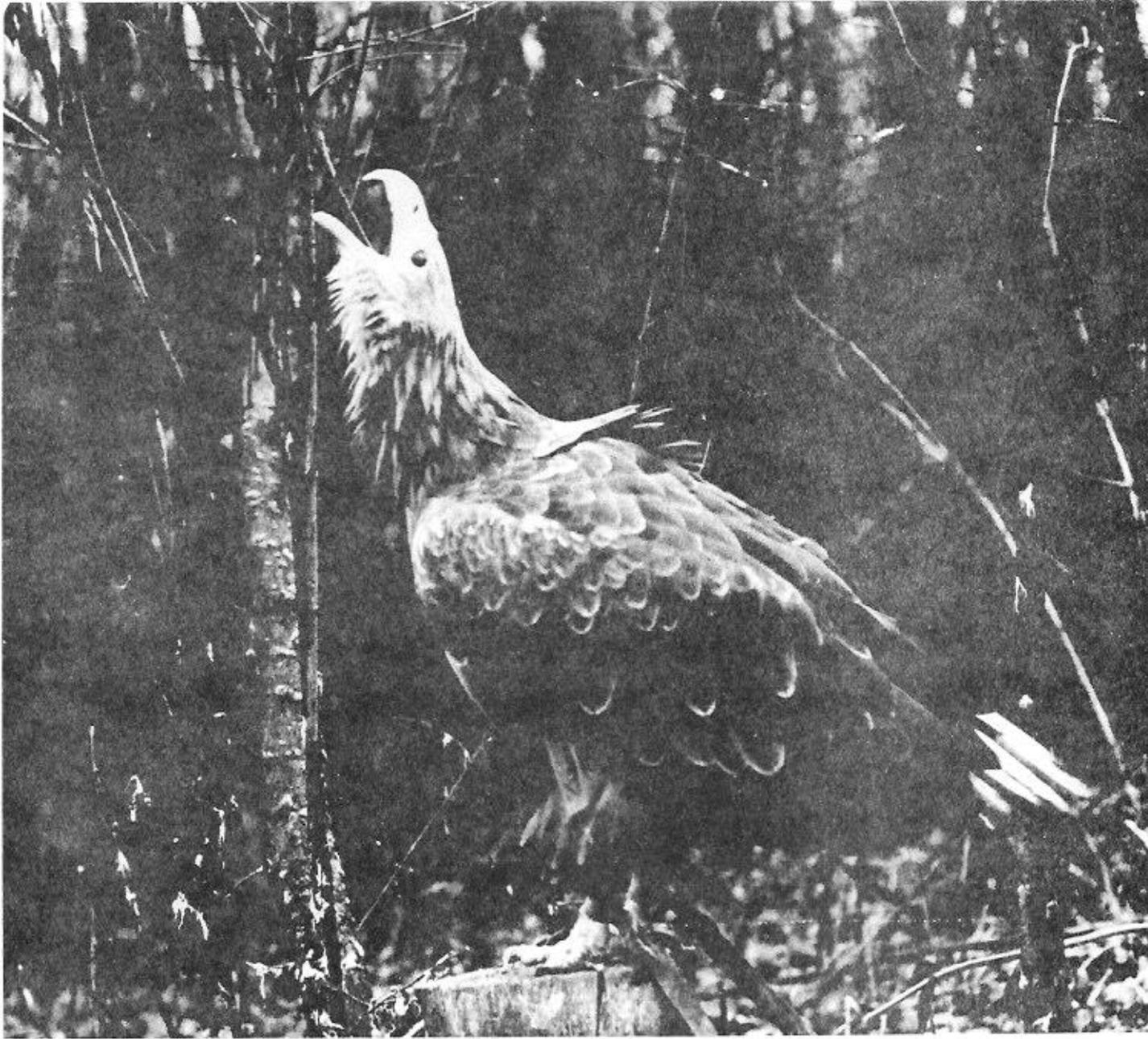
L'autour, ou grand chasserot en patois lorrain, en plumage juvénile (1^{ère} année) saure - du vieux français "blond- en fauconnerie. Ph. Muller GECNAL.



Le même oiseau en plumage adulte (*Hagard* ou *mué*). Ces deux oiseaux sont armés (*équipés en fauconnerie*). (Ph. Muller Gecnal)



Chaperons ou coiffes aveuglant l'oiseau pour ne pas l'effrayer et le transporter facilement. Celui du centre, en cuir épais et moulé, à coutures internes, est un chaperon hollandais de Van Mollen, comme ceux qu'utilisaient les fauconniers de la noblesse lorraine, qu'ils achetaient en Hollande. Les autres chaperons sont anglo-indiens. Photo Masson.



AIGLE DE MER, orfraie ou pygargue à queue blanche.— Ne pas confondre avec le balbuzard fluvial ou aigle pêcheur. Ce très gros rapace hivernait régulièrement en Lorraine. Bien qu'il n'y ait aucune observation pour le Toulousain, c'est une zone qui s'y prête et où il serait à chercher. Il nichait encore en Corse après-guerre
(Photo GECNAL)

En 1500, les gens de Gondreville se doivent de garder une aire de laniers (1) près d'Aingeray. Ces garderies avaient pour but de protéger les oiseaux servant à la fauconnerie ducale.

"Le prévot avait le devoir de prendre grand soin des nids d'autours, auxquels on attachait une grande importance à l'époque où ces oiseaux étaient utilisés pour la chasse. Dès que les gardes en signalaient un, on en donnait avis au grand fauconnier qui commandait toutes les mesures jugées nécessaires pour sa conservation. En 1568, celui qui fut découvert dans la forêt de la Reine fut gardé par Thiébaud Panthenot, forestier à Ansauville, et son fils, qui reçurent trente livres pour leur peine. Les jeunes tiercelets (2) étaient au nombre de trois qui furent envoyés : l'un au duc de Lorraine Charles III, qui le donna au Roi de France, Charles IX ; l'autre à Monsieur de Nemours et le troisième à Monsieur de Vaudémont" (3).

Vers 1890, se promenant sur le ruisseau d'Esse au-dessous du moulin de Manonville (4), le Baron d'Hamonville, notre si réputé ornithologue lorrain, ne vit-il pas un autour (grand chasserot) emportant un canard, qu'il tire aussitôt. L'autour lui échappe mais "le canard parfaitement plumé, passa de la table du rapace sur la nôtre" comme le dit si bien le Baron. Son descendant à Boucq, en 1960, tue après 100 heures d'affût, lui aussi, un autour qui lui avait pris 30 poules. A la même époque, on tue à l'étang Romé, un couple de Balbuzards fluviatiles ou aigles pêcheurs, le dernier de Lorraine. Actuellement il en reste 4 couples en Corse. Sur la cathédrale de Toul nichaient des faucons crécelles dont le nom veut dire qui crie comme une crécelle (instrument qui remplace les cloches pendant les saints jours). Maintenant il ne reste que des sombres choucas des tours et des pigeons. Pourtant, vers le milieu du siècle précédent, notre ornithologue provincial, Monsieur d'Hamonville raconte l'utilité (5) de ces petits rapaces qu'il a eu la chance de si bien observer.

-
- 1) Faucons laniers ou des pies-grièches dites "laniers", en Lorraine, car les deux sont utilisés à la chasse ? Jamais en tout cas, on n'a trouvé la preuve de nidification de faucons laniers en France ; il s'agirait donc de pies-grièches !
 - 2) Tiercelet : ne désigne pas une espèce, mais le mâle, plus petit que la femelle. Tiercelet d'autour = mâle d'autour ; autour ou forme d'autour = femelle d'autour (langage de fauconnerie).
 - 3) Dumont, Ruines de la Meuse T.I. P 5.
 - 4) Les collections du Baron d'Hamonville, encore en très bon état, malgré de nombreux vols pendant les guerres, sont maintenant visibles. S'adresser à M. Cherest, auberge du Château de Manonville.
 - 5) Un animal, quel qu'il soit, n'est pas utile ni nuisible, selon l'écologie actuelle, mais simplement nécessaire. En effet, les chaînes alimentaires ne peuvent être assurées qu'au seul cas où il n'y manque pas un maillon.

"J'en ai depuis longtemps deux couples qui nichent au sommet d'une des tours du château que nous habitons, et où ils vivent en compagnie d'Effraies, de Chevêches et de Bisets redevenus sauvages. J'ai fait pratiquer à l'intérieur des murs de la tour de petites ouvertures correspondant aux trous occupés extérieurement par ces oiseaux ; au-dedans, les ouvertures sont habituellement fermées par un morceau de bois que je retire doucement quand je veux observer ce qui se passe dans le domicile de mes hôtes emplumés. L'épaisseur de la muraille étant d'un mètre au moins, ils ne se doutent pas de mon indiscretion. Depuis vingt-cinq ans, pendant l'éducation des jeunes, je monte fréquemment à mon observatoire, j'étudie consciencieusement la vie intime de mes protégés, et je dois dire que pendant cette longue période, je n'ai trouvé près de mes jeunes Faucons, qu'un orvet, un Pigeonneau et un petit oiseau, tandis que les élytres de hannetons, les campagnols, les mulots, les souris sont là en abondance. Habituellement, il y a six ou huit de ces petits mammifères au garde-manger, mais un jour, j'en ai compté quatorze. On peut juger par là si je suis fondé à dire que la Crecerelle est un oiseau utile" 1).

L'épervier (petit chasserot), le plus petit et le plus "audacieux" des rapaces, est l'objet d'une affabulation curieuse en Lorraine. On raconte souvent à son sujet qu'il ne fait quasiment qu'un avec le coucou. En effet, celui-ci chante pendant deux ans et ensuite devient épervier ! Cette fable, bien ancrée dans le savoir des vieux coureurs de bois lorrains, provoque le naturaliste, par le changement d'espèces, mais l'intrigue, car les gens ne racontent jamais quelque chose pour rien, il y a toujours anguille sous roche. C'est la revue japonaise de zoologie qui nous a donné la solution de ce mystère : le coucou, en phase grise (mâles et certaines femelles) ressemble tant à l'épervier qu'il provoque chez les passereaux, le réflexe de fuite ou d'attaque que ces oiseaux ont contre l'épervier. En d'autres termes, les passereaux, proies de l'épervier, confondent le coucou inoffensif avec l'épervier. C'est cette ressemblance extraordinaire que nos anciens avaient aussi remarqué et monté en historiette.

Parmi les raretés, citons l'Aigle botté, petit aigle gros comme une buse, dont la nidification a été constaté récemment en Forêt de Haye et Forêt de la Reine (2).

Les rapaces nocturnes sont bien représentés. Des élèves de l'Ecole Supérieure d'Agriculture de Nancy (ENSAIA) ont fait une thèse sur la Chouette Effraie dans le sud du Toulois (Bulligny, Domgermain, etc...) Cette chouette niche dans les granges et les clochers. Sa présence se reconnaît aux fientes blanches qui ornent ses perchoirs. Elle consomme un nombre important de rongeurs et des nichoirs peuvent lui être aménagés, ce qui n'empêche pas de grillager les clochers pour éviter les "salissures".

1) Baron d'Hamonville.— La vie des oiseaux, 1890, p. 50.

2) C. ERARD, J. GUILLOU et Coll. Contribution à l'étude des oiseaux du N.E. de la France. Alauda. 1.2.1968).

Le grand duc a disparu de Lorraine, tué par le dénichage, car son cadavre emplumé servait d'appelant pour tirer les rapaces. Les derniers sites à Grand Duc étaient près de Liverdun (début du siècle). Actuellement, les Allemands en ont lâché des centaines et l'espèce est bien remise outre-Rhin, de sorte que des individus s'aventurent chez nous. Certains prétendent qu'il n'a pas disparu du Toulais. Tout renseignement de terrain à ce sujet nous serait intéressant, car il est dans nos projets d'en relâcher dans quelques années, avec l'accord des pouvoirs publics et des habitants.



GRAND-DUC.— *Existe-t-il encore dans le Toulais ? (Photo GECNAL)*

QUELQUES OISEAUX DIVERS

Le Toulois recèle en ses profondeurs bien des merveilles naturelles dont la moindre n'est pas une colonie de hérons cendrés, nicheurs sur les arbres d'une futaie. Certains gens en connaissent l'emplacement que je n'indiquerai pas, volontairement, pour deux raisons :

- . des pêcheurs et des pisciculteurs ne les aiment pas ;
- . on peut causer des troubles graves à une héronnière simplement en la visitant. Malgré cela, ceux qui parcourent le Toulois finissent un jour ou l'autre par la découvrir et il est possible qu'ils s'en émerveilleront aussi.

Sur des chênes, 40 nids sont reconstruits chaque année. Une bonne centaine de hérons tournoient ou guettent, immobiles. Par beau temps, ces grands oiseaux d'une blancheur éclatante planent dans le ciel bleu, composant un ballet aérien d'une légèreté inoubliable ; par contre, par grand vent et ciel couvert, les hérons semblent noirs et rament avec tenacité dans les bourrasques. En cas de danger, toute la colonie s'élève et si le danger persiste, fuit. Dès que les hérons quittent leurs nids, des maraudeurs approchent : corneilles noires qui gobent les œufs et tuent les oisillons, milans noirs qui capturent les jeunes, martres et écureuils qui sucent les œufs et saccagent les nids. Le taux de réussite d'une héronnière est directement proportionnel au taux de dérangement par l'homme (1,1 jeune/nid dans la héronnière de 100 nids du Der, très dérangée ; 2,1 jeune/nid dans celle du Toulois, encore peu dérangée). Aussi est-il nuisible d'aller visiter une héronnière du 1^{er} janvier au 1^{er} août. D'autant plus que les nids situés en bout de branche sont très fragiles face aux tempêtes : combien sont arrachés par le vent, dont les jeunes encore malhabiles serviront de pâture aux sangliers et aux renards ? Par ailleurs, nous avons dû intervenir pour protéger, car les arbres y étaient abattus par des bûcherons en pleine nidification. Actuellement tous les hérons sont protégés en France parce qu'ils se nourrissent de poissons atteints de maladies virales (plaies de la pisciculture) et de campagnols. Le Baron d'Hamonville, qui ne les aimait pas, reconnaît cependant qu'il a vu un couple de hérons cendrés nourrir leurs jeunes presque exclusivement des larves d'un insecte orthoptère. Pour le parc naturel régional de Lorraine, ce serait peut-être faire œuvre utile et pour les hérons, et pour le public des visiteurs, que de faire un léger aménagement et une mise en réserve concertée. Non loin de cette héronnière, se trouvent des dortoirs d'étourneaux situés dans les roselières. C'est un spectacle incroyable que celui de centaines de milliers d'étourneaux arrivant au coucher du soleil, se juchant sur les roseaux, tellement nombreux que la végétation semble brutalement s'écraser d'un mètre environ sur 400 mètres de longueur, dans un ramage assourdissant, qui brutalement, à la seconde près, cesse. Il existe aussi des dortoirs urbains de plus en plus nombreux et Toul en recèle quelques-uns de sorte que soir et matin, on peut voir les étourneaux, partir et revenir de la campagne qui les nourrit. Gare aux vignes !



MOUETTE RIEUSE en plumage d'hiver.— De plus en plus fréquente sur la Moselle. Niche en Lorraine depuis une dizaine d'années, signe de pollution. (Cliché Muller GECNAL).

QUELQUES MAMMIFERES

La loutre était au début du siècle fréquente sur les bancs de sable et les berges de la Moselle. Il est dit qu'un éclusier de Pierre-la-Treiche en a capturé beaucoup. Maintenant, peu de gens en voient et encore il s'agit toujours de rats musqués. La loutre était un animal fascinant. Elle est plus grande et plus grosse que l'on se l'imagine, ce qui est rare, car, comme les chasseurs et pêcheurs de cabaret, nous avons toujours vu mieux. Ses mensurations moyennes sont de 16 kg pour 1,20 m. Elle vivait de poissons, de grenouilles, de petits rongeurs, de jeunes palmipèdes. Ses déplacements l'entraînaient parfois loin des berges et c'est souvent ainsi qu'elle se faisait prendre au piège. Elle est actuellement protégée.

Le chat sauvage authentique est encore commun. Il n'est visible que la nuit, sauf en cas où il est effrayé par des chiens. Des portées ont été trouvées dans de vieux ruchers, des cabanes de chasse, des tas d'ordures. On en trouve souvent écrasés sur la R.N. 4. Il ne se croise pas avec le chat domestique retourné à l'état sauvage (dit chat haret, ou chat marron, ou chat féral) et les chasseurs savent bien le reconnaître, bien qu'ils n'en connaissent pas les critères d'identification. Il ne pèse au plus lourd que 8,500 kg pour les gros mâles et non pas 10 à 20 kg comme on le raconte partout. Sa nourriture consiste en petits rongeurs (98 %). Jamais personne n'en a vu capturer de jeunes chevreuils, contrairement à ce qu'il est dit.



FOUINE.- On la rencontre dans les maisons des villages et même à Toul.



Foire aux sauvagines de Châlons-sur-Saône.— Toutes les peaux de Lorraine, Alsace, Franche-Comté, Jura, Ardennes, Champagne y sont vendues par dizaine de milliers : un témoignage de l'hécatombe de renards annuelle.
(Photo M. Poirel GECNAL)



JEUNE BLAIREAU.- Photo prise le 21 avril 1974, vers 12 heures (Haute-Marne) Ph. Sauvanet GECNAL

Le renard est encore commun, malgré les campagnes de destruction causées par la rage.

Le Docteur Hachet a vu un renard passer sur un pont de la Moselle vers minuit. Ce fait est exceptionnel et on le remarque bien par l'étude de la pénétration de la rage sur le plateau de Haye. Pendant longtemps, tous les cas enregistrés se situaient sur la rive gauche de la Moselle, le front de rage se déplaçant Nord-Est — Sud-Ouest. Le plateau n'a été pénétré qu'à partir de Heillecourt, Houdemont, Ludres, Marron, c'est-à-dire Sud-Nord, après une période de résistance de 3 ans. Sur le plan des épizooties et de la faune, le plateau de Haye, cerné par la boucle de la Moselle et l'agglomération de Nancy, a donc un caractère d'insularité. Le renard n'a pas attendu la rage, pour vivre très près de l'homme et je connais un agriculteur de Grosrouvres qui avait une nichée de renards installée naturellement dans la cour de sa ferme. Nous avons vu des gens du Toulinois capturer les renards d'une façon atroce : enfoncer en tournant un gros fil de fer rouillé dans le terrier et retirer les renards par la peau.

Le blaireau n'est pas si commun et le Docteur Hachet en a trouvé un, blessé, que nous avons soigné ensemble. Cet animal avait une blessure atroce : pris au collet, il s'était échappé ceint d'un fil de fer qui peu à peu lui avait coupé la peau. Ce qui prouve qu'il existe encore des braconniers au collet.

Gazés, piégés de toutes les façons possibles, c'est-à-dire souvent avec des moyens atroces, renards et blaireaux subissent la haine de l'homme. Mieux vaut mille fois pour eux la mort souvent brutale, mais rapide, par la balle du chasseur au fusil. L'idéal serait qu'un plan de tir soit établi d'une façon informelle par chaque société de chasse et qu'on s'évertue à laisser toujours des renards sur une chasse et d'abattre les animaux surnuméraires. Pour le Toulinois, on peut considérer que 2 à 4 renards aux 100 hectares sont une bonne densité. "Le renard est le vétérinaire d'une chasse", disent les Allemands. Pour le blaireau, la protection absolue est nécessaire, comme le demandent les services de lutte contre la rage, l'association de la chasse rationnelle, les naturalistes et comme certains départements du centre qui viennent de le protéger. Les chasseurs — déterreurs — relâchent les blaireaux chaque fois que leurs chiens en ont pris et Dieu sait si les blaireaux mettent les chiens à mal en petite vénerie souterraine.

LES REPTILES

La vipère est très commune, ainsi que la couleuvre coronelle, la couleuvre à collier. Au XIX^{ème} siècle, la couleuvre verte et jaune était signalée par Godron sur le plateau de Haye. Elle existe encore dans le Barrois et la région de Neufchâteau, de sorte qu'elle serait à rechercher dans le Toulinois.

Les vipères tuent en France 4 personnes par an, les guêpes 30, les chasseurs 40, le gros bétail 300. Alors, ne pensez pas trop aux vipères, mais plutôt aux génisses au caractère orageux. Et laissez les vipères tranquilles. Un médecin spécialiste d'un centre de secours de Nancy nous disait que les morts par piqûre de serpent sont des négligences : d'abord on excite et on maltraite un serpent, quand on ne joue pas avec lui, puis on se fait traiter ou traiter trop tard.

L'aigle des serpents, ou Circaète Jean-le-Blanc, qui nichait jadis en Lorraine, consomme beaucoup de reptiles, ainsi que les buses variables. D'ailleurs, près de Boucq, nous avons vu une buse s'envoler lourdement avec un serpent d'un mètre environ et sur les digues des petits étangs de plaine ensoleillée, nous avons vu des hérons avaler des couleuvres.

Des ornithologues belges et lorrains ont récemment revu le Circaète Jean-le-Blanc en migration dans le Toullois. On sait qu'il niche depuis peu en Woëvre. Ce retour du circaète est dû aux lois de protection des grands rapaces de 1964. Comme quoi, une loi a tout de même du bon, même s'il n'y a personne pour la faire respecter ; les gens, et dans ce cas les chasseurs surtout, peuvent se policer eux-mêmes, ce fait le prouve !

LES ANIMAUX DOMESTIQUES

Les races animales sont des créations de l'époque industrielle. Auparavant, il en existait plusieurs types mal définis et par région, on trouvait des animaux très différents selon les besoins très divers des gens. Les races industrielles ont été créées et fixées pour répondre à des besoins planifiés et évolutifs. C'est pourquoi, on trouve peu de races animales antérieures au XIX^{ème} siècle et encore sont-elles peu fixées et liées à des méthodes d'élevage relevant de coutumes et d'usages. C'est ainsi que la taille importante de bovins allemands est liée au fait qu'on les nourrissait assez correctement de "soupes" composées selon des règles expérimentées ; de même des bovins du Lyonnais (Charollais, Nivernais) étaient très bien nourris d'ensilages dès le XVIII^{ème} siècle. En Alsace, les chevaux sont restés très longtemps de petite taille malgré l'installation de haras nationaux, créés pour donner de l'ampleur aux chevaux. Les paysans alsaciens se refusaient à grandir leur race, car leurs animaux devenaient alors corvéables facilement et réquisitionnés par toutes les armées de passage. Il en a été de même en Lorraine, probablement.

LE CHEVAL

Le cheval a eu ses heures de gloire en Lorraine. Mais il ne faudrait pas croire que le cheval dit ardennais qu'on trouve encore et qui avant-guerre était abondant, ait été le cheval de Lorraine, l'ardennais est une race dérivée du Brabançon comme le trait belge et le cheval du



CHEVAL TARPAN MALE (Zoo de Haye) originaire de Pologne (Konik) (1)

voiture, même dans les montées. Ces chevaux ont des jambes de fer ; jamais on ne les voit buter dans les descentes les plus rapides. Il ne leur manquerait pour être parfaits qu'une meilleure nourriture, au moyen de laquelle ils acquerraient plus de taille comme cela se voit dans plusieurs localités du département (2).

Rhin. Il a existé en deux formats grand et petit. Les éleveurs belges vendent toujours leurs petits brabançons comme ardennais. Au XIX^{ème} siècle, les croisements avec l'ardennais étaient en cours et on trouvait encore des chevaux lorrains de petite taille, plutôt de grands poneys que des chevaux lourds actuels. Beaucoup d'auteurs disaient que les chevaux lorrains étaient très beaux, d'autres que c'étaient des rosses :

"Ces chevaux petits, chétifs, maigres, de formes désagréables, sont cependant les meilleurs de France sous le rapport du service et que l'on peut tirer pour le trait et surtout pour la selle, avec une somme donnée de nourriture et de soucis. Lorsqu'ils ont passé la nuit à arracher quelques mauvaises touffes d'herbe, vous les voyez faire au trot deux ou trois lieues, conduisant au marché de fortes charges de grains et d'autres denrées et ayant encore à porter leur indolent conducteur car il est rare que le paysan lorrain descende de cheval ou de

(1) Le cheval lorrain du début du XIX^{ème} siècle lui ressemblait beaucoup surtout par ses formes. Le cheval lorrain était de toutes robes alors que le tarpan sauvage n'existe que sous la robe souris, en phase claire ou sombre, avec raies de mulot, zébrures aux pattes et trait de sourcil. Remarquer la masse grasseuse sur l'encolure (Photo J.-C. Martin GECNAL).

(2) L. MOHL.— Journal d'Agriculture pratique. 1837 T.I. 1^{ère} année, p. 257.

Ce sont ces petits chevaux qui ont traîné l'artillerie impériale en Russie et surtout qui en ont ramené une partie. Ils y ont gagné leurs titres de noblesse, dit-on. Bien avant, Jules César dit que les Trévires montaient les meilleurs chevaux gaulois. Cependant, il est vain de rechercher si loin l'origine du cheval lorrain, car des phénomènes



L'importance du cheval.— *La vie du village s'en ressent comme aujourd'hui de l'automobile.*

nuisent à la constance des races. D'abord, la guerre qui exigeait de grands chevaux pour porter les cavaliers, pour tirer des pièces et des charrettes de plus en plus lourdes. Les armées ont toujours acheté les chevaux les plus gros où ils se trouvaient et l'histoire du XIX^{ème} siècle rapporte les récriminations des paysans français qui voyaient constamment les officiers de remonte acheter les chevaux en Allemagne ou en Angleterre, alors que nos chevaux ne trouvaient pas d'acquéreurs. De sorte que nos éleveurs ont croisé avec de grandes races pour obtenir de grands produits. On insiste trop sur le cheval arabe comme améliorateur de la vigueur, mais pas assez sur les chevaux des Flandres comme améliorateurs de la taille. Pour l'ardennais, on cite souvent les apports de sang arabe, mais jamais les apports du cheval froid du nord (voir travaux du Docteur Vétérinaire Détante) (1). Ensuite, viennent bien d'autres causes qui font que le cheval ardennais, comme toutes les races, n'est qu'un mélange d'éléments divers. Le commerce des chevaux a été pratiqué longtemps par les commerçants juifs, les gitans nomades. Jusqu'en 1976, des gitans à cheval ont tourné régulièrement des Ardennes à la Lorraine. Toul et ses environs a été une base accueillante pour eux et à Bicqueley, on pouvait encore voir récemment des gitans à cheval, tout simplement parce qu'ils n'avaient jamais passé le

1) L. MOLL.— Voyage agricole en Lorraine. Journal d'agriculture pratique p. 267.

permis de conduire. Maintenant, c'est chose faite, et les chevaux sont vendus. Ces gitans, anciens marchands de chevaux, se sont mis à l'osier, puis sont devenus revendeurs de chaises. Depuis le début du siècle, ils avaient été marchands de chevaux et comme tous les marchands de chevaux, ils n'étaient pas nécessairement des maquignons. Nous avons interrogé de vieux maréchaux ferrants et des éleveurs qui ne se plaignaient pas des gitans, au contraire même. Ces gitans allaient en Allemagne et en Belgique chercher des chevaux



TARPANS - KONIK.— *L'étalon au premier plan, puis juments et pouliches. (Ph. Y. Ridel GECNAL).*

de grande taille qu'ils revendaient en Lorraine, ainsi que de petits chevaux de couleur (Norvégiens, Knabstrupp, etc...) pour les cirques de l'intérieur. L'hiver passé (75-76) d'ailleurs, des cirques étaient venus nombreux à Dommartin pour s'échanger des animaux et l'on pouvait voir quarante chevaux, des lamas, des chèvres curieuses brouter et dans les prés et les jardins, ce à quoi la gendarmerie a mis bon ordre en expulsant tout le monde.

On pourrait parler bien longtemps du cheval (1). Des mules et des ânes ont été utilisés aussi très nombreux, dans les pays des côtes. Dernièrement encore, une mule passait sa vieillesse dans un pré à Bruley. A Chaudeney, au bord de la Moselle, des ânes dans un pré s'engraissaient avant de devenir d'authentiques saucissons à la façon d'Arles (car ce saucisson ne doit être fait que de chevaux ou d'ânes).

Les chiens aussi ont été utilisés en tant qu'animaux de trait et nous avons pu voir encore en 1975, à Vannes-le-Châtel, un chien utilisé pour tirer une voiture bien légère. Son harnais était astucieusement fait d'un bridon de cheval modifié et un palonnier bien placé assurait l'efficacité de la traction.

Le bœuf a participé à bien des charrois et pendant la dernière guerre, les chevaux étant partis, des bœufs et des vaches ont encore été attelés. Avant-guerre, des villages comme Sexey-aux-Bois comptaient beaucoup de chevaux employés pour la culture mais surtout pour le débardage en forêt et le camionnage en ville. Alors qu'en 1837, c'était différent :

"Surtout dans cette partie qui borde la forêt de Haye, et que l'on nomme aussi la Haye, les attelages de bœufs sont fréquents. Toutefois, les bœufs sont rarement seuls, excepté chez les cultivateurs qui s'occupent des charrois de bois à Nancy ; partout ailleurs, ils sont joints aux chevaux. Dans le premier cas, ils tirent en joug double ; dans le second cas, au collier. Dans un attelage de huit bêtes, il y aura habituellement trois à quatre bêtes qui ne seront pas ensemble, mais chacun apparié avec un cheval ; de cette manière, ils prennent dit-on, une allure plus vive".

(1) Cette modeste étude se limite à quelques observations personnelles sur le terrain et à quelques recherches à travers des livres peu nombreux. Aussi, si un lecteur de la revue "ETUDES TOULOISES" était intéressé et connaissait d'autres faits, ou avait observé lui-même des animaux, nous serions prêts à en profiter et curieux de son savoir.

Par ailleurs, nous procéderons à une enquête sur "le cheval en Lorraine", en particulier le cheval de trait, dans le cadre du prochain fascicule d'Etudes Toulousiennes.

Adresser toute correspondance à :

Station Lorraine de Conservation de la Nature
Zoo de Haye — 54840 GONDREVILLE
Tél. (28) 28.41.23

LES CHEVRES

Les chèvres n'étaient pas rares en Lorraine et bien des lieux dit (champ la chèvre, chemin des chèvres) évoquent un passé où elle était abondante. On en voit encore ici et là, sous les vergers et dans les côtes, et souvent maintenant en animal d'agrément. De grands élevages se sont montés de plus de 100 animaux (Bouillonville, Saint-Dié). L'école Supérieure Agricole de Nancy a un élevage expérimental. Ces nouvelles chèvres d'élevage sont des alpines chamoisées, des blanches alpines Saanen, des poitevines. Des chevreaux sont vendus sur le marché de printemps et jadis on vendait des boucs entiers ou castrés, bien meilleurs au goût qu'on ne peut le croire et qu'on réserve aujourd'hui aux nord-africains.

LES MOUTONS

La race locale des moutons est de nos jours la race de l'Est à laine mérinos (ex. mérinos de l'Est, variante alsacienne du Wurtembourgeois). De grands troupeaux paissent encore sur les terrains d'aviation. Je me souviens avoir vu les dernières "transhumances" de Gentilly, Brabois à Essey à travers les rues de Nancy, la nuit. Au matin, tout le monde balayait son trottoir. Des troupeaux allaient jadis jusque dans la Meuse et les Vosges. De petits moutons anglais à tête noire sont aussi très fréquents dans le Toulinois, mais en petits troupeaux. Des "roulottes" de berger, ancêtres de nos modernes "caravanes", pourrissent ici et là au coin des champs.

Cette description rapide et anecdotique permet de constater que le Toulinois est donc encore riche en animaux. Cependant, il a été plus riche. Et aujourd'hui l'homme est devenu dominant, tant par le nombre que par les modifications qu'il amène aux différents milieux. De sorte que bien des espèces animales ont disparu, et que les survivantes ont vu leurs effectifs fondre au cours des temps et se déséquilibrer profondément. Les aménagements en cours sont très graves : l'homme se retrouvera solitaire en tant qu'être vivant dans un univers minéral. La canalisation de la Moselle, la construction d'autoroutes, de zones industrielles, de lotissements, les drainages, etc, sont des réalisations jugées nécessaires. Cependant, a-t-on prévu des espaces où l'homme se retrouvera face à d'autres formes de la vie ? Est-ce que la pérennité des espèces est assurée ? Est-ce que les milieux vivants conservés seront suffisamment protégés par des zones tampons, pour rester prospères ?

L'avenir est incertain et une grande inquiétude est née. Des jeunes refusent de vivre, et se suicident, certains se droguent d'héroïne ou d'hyperconsommation ce qui revient à se tuer ; les plus âgés meurent de "maladies de civilisation" causées aussi par l'inquiétude : ulcères, dépressions, cancers. D'autres refusent la vie dans le béton, certains s'exilent, ou militent dans des mouvements "écologiques". Les entretiens de Bichat de 1975, réunion annuelle de médecine, ont porté sur la nécessité de vivre en symbiose avec des animaux ; par ailleurs de forts mouvements d'idées préconisent un retour à la nature, qui n'est pas un retour en arrière, mais une nouvelle approche de la vie, débarrassée de l'agressivité de l'ancienne civilisation paysanne. Une technologie biologique (le XX^{ème} siècle ne serait-il pas le siècle de la biologie, si l'on accorde au XIX^{ème} siècle d'avoir été le siècle de la physique-chimie ?) permet actuellement de mieux maîtriser la nature en s'y intégrant. Des réalisations françaises et étrangères permettent d'envisager un avenir vivable. Encore faut-il accepter une remise en cause fondamentale. Par exemple, la canalisation de la Moselle. Après la construction du canal, il restera bien des mortes, des biefs, un ancien lit diminué. La vie de la rivière dans son ensemble a été gravement lésée par ces travaux. Alors pourquoi ne pas utiliser ces mortes, ces biefs, l'ancien lit pour y faire des réserves de la faune, de la flore où l'homme pourrait assurer sa vie psychique, et même économique ? (chasse, pêche ; observation, initiation, études, etc). Il est évident que cela se fera en partie, mais le budget consacré à ces réalisations sera infime et pourtant, ne vaut-il pas mieux prévenir que guérir ? D'autant plus que soigner tous les malades pour cause d'environnement (pollution, bruits, hyperactivités, etc) revient plus cher que de faire des aménagements préventifs.

L'animal est le témoin vivant et souffrant de son milieu. Quand il y a 30 ans, les naturalistes prévenaient du danger de certains pesticides révélés par les animaux, on ne les croyait pas. Il y a eu des morts humaines et des malades, et maintenant, ces pesticides sont interdits en France (et vendus dans les pays pauvres). De toute évidence, depuis des décennies, un mauvais environnement nuit à l'homme, tant sur le plan physique que psychique ou culturel et dégrade la nature. Ce phénomène s'accélère, de sorte que les mouvements écologiques affirment avec de plus en plus de dureté leur droit à la vie, et dans un langage différent, ils crient les mêmes choses qu'on dit depuis longtemps dans les sociétés savantes, comme le Cercle d'Etudes Locales du Toulouais, mais avec une vigueur dramatique et la détresse des dernières chances.



BROCARD DE LA FORET DE HAYE.— *Remarquer la richesse des bois. Bien que cet individu ne soit pas exceptionnel, il porte au merrain des pierrures, des perlures et une couronne peu commune. Les trophées de brocards de la Haye sont parmi les plus beaux de la région.*